

tion d'elle-même, ce qui induit une reconnaissance. Pendant ce Conseil, Monique était inaccessible au tableau réel, objectif, des choix et des refus dont elle avait été réellement l'objet. Ce que je crois utile de souligner, c'est :

L'importance de la non-réponse

Monique n'a pas reçu de réponse à sa question ; elle attendait sûrement qu'on lui dise : « On ne te choisit pas parce que tu es grosse, parce que tu ne travailles pas en classe, parce que tu es méchante, etc. On ne t'aime pas. » On ne l'a pas fait.

Ainsi, sur un autre mode, elle a pu reposer sa question, la reformuler, et cela l'a fait progresser.

Monique poursuit son travail en classe en se posant à la fois comme demandant et demandé vis-à-vis du groupe de la classe. Ses textes comiques donnent aux autres un nouvel aspect inconnu de Monique ; elle prend en charge les petites et les timides, et ses services, ses collaborations dans la classe, ses réussites sont vraiment ressentis comme tels, pour elle et pour les autres. Les rapports entre la famille de Monique et le groupe de la classe ont beaucoup évolué, et la mère (nous n'avons pas su pourquoi) a changé d'attitude vis-à-vis de la classe ; elle aide vraiment sa fille et s'intéresse à ses réussites ; elle accueille la camarade de sa fille venue à Paris en voyage-échange, etc.

Dans une des dernières histoires racontées en classe, une petite phrase de Monique nous accroche : « Et ils m'ont tous choisie. » Est-ce le signe de la résolution du drame ancien ? Sa réapparition sous une autre forme ? Simple hasard ? Nous n'en savons rien.

B. Luigi et Ahmed

I. AU CONSEIL DU 5 DÉCEMBRE...

La classe. Perfectionnement à Nanterre (déjà décrite).

Responsable : F. Oury.

Président de séance : Manuel.

Luigi. 13 ans, nouvel élève, rapatrié d'Algérie.

Retard scolaire important (lecture : 7 ans ; problèmes : 9 ans). Retard intellectuel ? On comprendra que, dans un pareil cas, les résultats des tests ne doivent pas être déterminants. Retard moteur et troubles du langage ne sont pas innés, mais acquis. La situation du père le désignait comme cible aux fellaghas, et il

semble que l'enfant ait eu très jeune à souffrir de la guerre. La discrétion nous interdit de reprendre l'histoire de Luigi en vue d'une monographie détaillée.

Réservé, peu actif, Luigi n'est pas vraiment dans le groupe. Il semble un peu triste, résigné.

Ahmed. 14 ans, lui aussi un nouvel arrivant.

Lourdaud, amorphe, il se tient à l'écart, et la présence d'autres Algériens ne semble guère faciliter son insertion. Parle peu le français. Il a « appris à lire » : il transforme les lettres en sons.

Le compte rendu du Conseil est facilité par le fait que Luigi, quelques jours plus tard, a raconté puis écrit avec l'aide du maître pour sa correspondante Simone ce qui s'était passé.

... UNE INTERVENTION FULGURANTE

Voici le texte de Luigi :

... Alain, un petit, s'est plaint qu'Ahmed (55 kilos) faisait des prises de judo. Ce qui est interdit par les lois, car c'est dangereux. Alors le maître, « pour éviter les histoires », a dit : « Qui se plaint des prises de judo d'Ahmed ? » Tout le monde levait la main et le maître a dit : « Ahmed, si tu veux faire du judo, fais-en avec moi ! »

J'étais choqué. J'ai levé la main : « Vous dites ce qu'il vous fait, mais vous ne dites pas ce que vous lui faites... » Alain et d'autres commençaient à parler entre eux pour m'empêcher de parler. Le président, Manuel, a dit : « Alain, gêneur » et je me suis lancé dans un grand discours et même le maître n'aurait pas pu m'arrêter. Ce que je disais était vrai et tout le monde écoutait même avec des grimaces. J'ai dit : « C'est dégueulasse ce que vous faites à Ahmed. C'est un gars qui peut pas se défendre. Vous dites qu'il est méchant, mais moi si j'étais traité comme lui, je serais aussi énervé que lui. »

« Au Conseil, vous la fermez pour pas qu'il y ait des histoires. Vous faites tous vos coups en dessous. Vous êtes tous des trouillards et des lâches. Vous osez pas dire ce que vous faites. A voir comme ça, la classe, ça paraît bien, mais au fond c'est dégueulasse... »

Après, le maître a dit : « C'est vrai ce qu'il vient de dire ? En tout cas, c'est très important²¹ [...]. Moi-même ce que je fais en lecture avec Ahmed ne me semble plus bien fameux. C'est très bien, Luigi. » Il a dit aussi : « Qui veut être responsable d'Ahmed ? »

Tous les grands levaient la main. Moi, j'étais nouveau et seulement « orange » en conduite. Des « bleus » levaient la main²². J'ai essayé. Le maître a dit : « Ahmed, tu choisis. » Et sans hésiter, Ahmed m'a désigné. Au Conseil suivant, je suis passé « vert » en conduite.

21. Ici s'insère la partie du discours « oubliée » par Luigi.

22. Cf. supra, p. 415 (Une hiérarchie de statuts).

Une partie de l'intervention « oubliée » par Luigi mérite d'être relatée :

F. OURY. — Nous allons parler d'Ahmed et voir ce que nous faisons avec lui. Je ne crois pas que je le martyrise...

LUIGI. — Vous aussi ce que vous faites c'est dégueulasse, mais vous le savez même pas.

F. OURY. — Tu m'intéresses...

LUIGI. — En lecture, vous le faites toujours passer le premier « parce qu'il ne suit pas ». Vous dites que c'est pour l'obliger à lire un peu. Mais tout seul, devant tous les autres, *il peut pas lire !* Il a peur. Moi non plus, comme ça, je pourrais pas lire...

Précisions...

... apportées en mai quand Luigi raconte son histoire :

Ahmed parlait un peu (français) mais ne comprenait pas grand-chose. Les autres en profitaient pour lui faire des misères. Au Conseil, il n'osait rien dire, ne savait pas s'exprimer, et les autres continuaient. C'est une loi : on n'a pas le droit de se moquer. Mais Ahmed était gros, empoté, pas très malin et ne se défendait pas. Il avait appris à lire, mais ne comprenait pas un mot de ce qu'il lisait. Presque tout le monde trouvait drôle de le taquiner comme un idiot ou un muet. Le maître, pour le forcer à parler, l'interrogeait. Je voyais Ahmed qui se retirait de tout le monde et je trouvais ça dégoûtant.

Je ne pouvais pas le laisser comme ça, comme un chien, alors que les autres étaient comme des rois. C'était une agonie. L'école, pour lui, c'était comme un enfer, mais personne ne le voyait, même pas le maître. Moi, je parlais avec lui. Il me racontait des tas d'histoires, et moi aussi.

Un jour, à la sortie, des tas de gars de notre classe et d'ailleurs se sont mis après lui. J'ai voulu leur parler. Ils ne voulaient rien écouter. Ils voulaient s'amuser avec Ahmed comme avec un pantin... tirer les cordes... Je me suis mis à la place d'Ahmed. Ça lui a permis de s'échapper. J'ai essayé de me défendre, ils étaient treize...

Mais de ça, je n'ai pas parlé au Conseil : ils m'auraient mis en quarantaine et ça n'aurait pas arrangé les choses²³. Quand Alain s'est plaint d'Ahmed, quand le maître a essayé d'« éviter les histoires », alors, j'ai éclaté...

La réaction du maître

- *C'est très bien, Luigi.*
- *Qui veut être responsable d'Ahmed ?*
- *Ahmed, tu choisis.*

23. Le comportement de Luigi renseigne sur sa « débilite mentale »...

Trois phrases qui se révéleront efficaces. Est-ce si facile à dire ?

Cela paraît « naturel ». Nous nous défions de ce genre d'explication et croyons plus utile d'essayer de retrouver ce qui passe par la tête du maître confronté à la situation²⁴.

D'abord pouvoir penser...

L'intervention de Luigi peut être ressentie comme une série de claques.

— le mot « dégueulasse » est par lui-même suffisamment percutant et passe difficilement inaperçu ;

— la classe, son organisation, ses lois, etc. — dont Luigi sent très bien que le maître est satisfait — est brutalement mise en question ;

— le maître lui-même, sa façon de procéder avec Ahmed, la conscience qu'il a de ce qu'il fait sont aussi vigoureusement secoués.

Le maître doit répondre, et vite, sous peine de perdre la face et le contrôle de la situation. Ce n'est pas le moment de s'interroger, de réunir un colloque, ou de faire un sociogramme (fût-il express !). Donc garder la tête froide...

Savoir encaisser ?...

Laissons de côté le vocabulaire. Que celui dont les oreilles chastes s'effarouchent change de métier²⁵. Dès que conflits et tensions se verbalisent, on peut s'attendre à des parlars drus.

En tant que responsable de la classe « qui a l'air bien comme ça », en tant qu'instituteur qui inhibe Ahmed et ne se rend pas compte de ce qu'il fait, je suis mis violemment et publiquement en cause. Or, la suite le démontre, je réagis correctement. Allons-nous parler des qualités du bon maître ?

24. On voit immédiatement la hardiesse des hypothèses sous-jacentes : 1°) un instituteur pense; 2°) il n'a pas conscience de ce qui se passe en quelques secondes dans sa tête. C'est le rôle du maître qui se trouve ici mis en question. « Vous n'avez pas à penser », dit Monsieur le directeur. « Nous ne sommes pas tous faits pour penser », écrit Durkheim. « Ajoutons que le maître, dans la classe, n'est qu'un maître, et n'a par conséquent presque jamais l'occasion de faire preuve de ces qualités humaines qui lui sont personnelles, qu'il n'apporte pas en classe. » Roger COUSINET, dans *Le Rôle du maître*, évoque la « normalité »...

25. S'il n'est pas de taille à entendre sans frémir, qu'il cesse de se croire éducateur, qu'il fasse taire Luigi : le « bon sens » et l'École lui donneront raison. A-t-on idée de laisser parler ceux qui ne savent pas s'exprimer avec distinction ! Qu'il s'élève et prenne du galon ! Devenu un respectable « Monsieur le... », il n'aura plus à accueillir que des « sentiments respectueux »...

... ou pouvoir encaisser ?

A qui s'adresse le discours de Luigi ? Au groupe, à tous, à moi aussi bien sûr. Mais à quel moment ma personne est-elle agressée, quand Luigi a-t-il contesté Fernand Oury ? Ce sont des actions, des fonctions, voire des institutions qui sont mises en cause ? Pourquoi s'émouvoir ? Il est facile d'esquiver des coups qui ne me sont pas destinés : il suffit²⁶ de ne pas « coller » aux rôles, aux personnages.

L'instituteur en défaut

C'est vrai : en interrogeant Ahmed, je le fais taire. Luigi a raison, il était mieux placé que moi pour voir ce qui se passait. Heureusement, je n'ai jamais accepté l'infailibilité pontificale : je peux me tromper et reconnaître mon erreur sans perdre la face. Parce que je travaille avec eux, les enfants savent bien que, comme eux, je tâtonne, je cherche, j'essaie : je fais ce que je peux. Ce qui me permet d'annoncer : « Ce que je fais en lecture ne me semble plus bien fameux » sans que la classe s'écroule. Ici, aucun problème.

L'arbre creux

« A voir comme ça, la classe ça paraît bien, mais au fond... » Voilà une petite phrase fort désagréable à entendre. Surtout le 5 décembre, quand tout semble enfin mis en place, que les bandes sont devenues des équipes de travail, que le deuxième journal est en route, que le groupe s'harmonise, parle calmement et tend apparemment vers « l'autogestion ». Pour peu que je sois atteint de démocratisme sentimental, je vais me réjouir : victoire de la pédagogie institutionnelle ! Or voilà que Luigi parle. Je suis bien obligé de m'apercevoir que cet ordre n'est qu'illusion, façade et vraisemblablement pourriture.

Ainsi certains arbres de belle apparence sont minés de l'intérieur ; ainsi certains amours que l'on croyait solides... Il est facile de prévoir la suite : remises en question, éclatement du groupe, tensions, conflits...

Regretter quoi ? La belle classe qui tournait rond n'était qu'une apparence ; cet ordre pourri ne se serait maintenu qu'au

26. Quand, d'une façon permanente, ces notions sont définies et précisées dans la pratique, il devient plus facile de se dégager.

prix d'une plus grande pourriture dont j'aurais été responsable. Et j'aurais continué de parler de pédagogie institutionnelle²⁷ ! Merci, Luigi, d'avoir vu clair avant moi. Tout s'écroule ? C'est très bien ainsi. Reste à reconstruire autrement. « C'est très bien, Luigi. »

Mais, dans ce propos, il y a aussi un hommage au garçon courageux qui a osé affronter seul le groupe et le maître. De cela on reparlera la semaine suivante. Luigi deviendra « vert » (puis « bleu ») en conduite : c'est par le groupe entier que sa valeur doit être reconnue.

La tentation

Accepter la crise, reconstruire... Il serait tentant de nier l'échec, de faire taire (quitte à rationaliser a posteriori !) : il suffirait de donner la parole au groupe et de laisser faire. Menacés, les bons apôtres auraient vite fait de dénoncer cet hurluberlu qui, par ses critiques, rompt l'unité du groupe, trouble le climat amical, etc. Le troupeau aurait vite fait de piétiner Luigi, Ahmed et d'écraser l'histoire. Il suffirait d'un vote ou d'un « tas de sable »²⁸... L'affaire serait vite réglée ! Trop tard. Au nom de la loi, le président (bien qu'impliqué) a déjà réagi : il a fait taire les « gêneurs » et rendu la parole à Luigi. Et le maître a souligné d'un : « C'est très bien, Luigi. » Les dés sont jetés.

Et Ahmed ?

Même si Ahmed vient, par le truchement de Luigi, d'entrer dans le groupe, même si on parle de lui, son intégration ne va pas se faire toute seule. Handicapé par ses difficultés d'entendement, Ahmed a besoin d'aide : il faut lui expliquer, l'aider ou l'obliger à réussir, le prendre en charge.

La question, qui signifie plutôt : « Qui veut prendre en charge Ahmed ? », a un inconvénient majeur : elle aliène encore plus le malheureux en accentuant sa dépendance. D'où la nécessité de redonner aussitôt la parole au sujet : « Ahmed, tu choisis. » Le groupe de la classe va se reconstruire. Il inclura obligatoirement Luigi et Ahmed.

27. Avouons aussi que je suis furieux de m'être laissé prendre au piège de la « classe institutionnelle ». La mécanique avait bien fonctionné... au service d'une aristocratie d'anciens avec la complicité du maître soucieux d'harmonie, d'unité, d'ordre et de rendement ; une belle machine à intégrer les petits, à écraser les opposants, proprement, avec l'accord du Groupe... Le fin du fin du fascisme...

28. Cf. supra, p. 484 et s. (Les maîtres-mots).

Que se passe-t-il dans ce groupe ?

Luigi a parlé où il fallait comme il fallait. Reste à reconstruire. C'est-à-dire d'abord :

1. Reconnaître l'état de crise.
2. Accepter de démolir.

Attitude courageuse, etc. ? Non : opération possible. Voici neuf ans que je suis dans cette classe. J'ai une idée de ce qui s'y passe. Apparemment, le groupe total, bien que très hétérogène, a une certaine cohésion. Restent provisoirement (?) à l'écart, Ahmed, Luigi et Ali, un petit, rejeté et volontiers souffredouleur.

Un sous-groupe de « grands » Français autour de Manuel (un des leaders de la classe), de Marc (qui joue facilement l'anti-leader et regroupe les opposants) et de Marcel qui est le « bouffon » de la troupe.

Le sous-groupe des Algériens, soudé autour de Nasser, s'oppose souvent au premier.

On ne peut pas parler vraiment d'un sous-groupe des petits. Pour eux, entrer dans la classe serait entrer dans un des groupes précédents.

Groupe total = les grands + les Algériens + les petits + le maître + Luigi, Ahmed, Ali.

Depuis quelque temps, l'ambiance est meilleure, et l'observateur superficiel (que je suis) pourrait être satisfait de l'évolution d'un groupe qui tend vers l'unité. Il n'est plus guère question d'oppositions, de querelles ; tout le monde semble s'être mis d'accord... pour écraser Ahmed, Ali et peut-être d'autres, et pour n'en pas parler au Conseil. Luigi fait scandale en apportant une information au maître — les autres sont bien au courant ! —, mais surtout en *disant* clairement ce que chacun (ou presque) sait très bien. Il prend la parole, la garde et devient leader du groupe total.

Protégé par la loi du groupe, par ses représentants — le président et le maître —, il n'est pas immédiatement lapidé par ceux qu'il vient de contester : il a pris le pouvoir dans la classe. Position dangereuse, car rien ne dit que les persécuteurs d'Ahmed (y compris « celui qui interroge ») sont satisfaits.

Très vite, il est question de nouveaux statuts pour Ahmed et pour celui qui l'aidera : les relations instituées viennent de chan-

ger. Quant aux relations réelles vécues, leur mise à jour les a fait basculer : on se disputerait à présent pour aider Ahmed !

Mais un seul angle de vue, si intéressant soit-il, ne rendra jamais compte d'une réalité complexe : Pourquoi Luigi est-il intervenu avec tant de fougue ? Pourquoi lui ? Pourquoi cet intérêt pour Ahmed ? Il faudra attendre quelques mois avant de répondre à ces questions.

II. OÙ L'ON VOIT AHMED ENTRER DANS LA CLASSE AVEC UN SINGE

Décembre

Nous sommes allés au Jardin des Plantes pour voir des loups, des chacals et des hyènes²⁹. Ahmed, qui a vu un singe, le rapporte pour le journal. C'est la première fois qu'il ose affronter l'opinion publique :

Le singe déplie le papier.
Il l'a mis là. Puis sur sa tête.

C'est bien pauvre, mais chacun comprend qu'Ahmed, faut qu'il réussisse. On peut l'aider, puisque chacun connaît l'histoire. Incorrigible, le maître essaie de questionner, et Ahmed se tait. Joli résultat.

Marcel (le « bouffon ») intervient : « C'est moi qui ai donné le papier. Je recommence. Toi, Ahmed, tu es le singe : montre-nous ce qu'il a fait avec. » Séance de mime. Commentée par les petits.

Nous obtenons :

AHMED RACONTE

Marcel a donné un papier froissé au singe.
Le singe a déplié le papier : il n'y avait rien dedans.
Il l'a mis sur son visage puis sur sa tête comme un chapeau.
Il a dansé puis il a grimpé avec le chapeau.

Qui a parlé ? Les camarades, Marcel, le maître ou Ahmed qui n'a rien dit (avec sa bouche) ?
Le texte sera écrit dans l'album du Jardin des Plantes, imprimé dans le journal N° 51, illustré par un dessin de Marcel (singe

29. Mohamed disait s'être défendu des loups en Algérie.

mitré accroché par un bras). Ahmed est entré dans le groupe au travail.

Janvier

Ahmed et le singe reviennent la nuit : René a rêvé.

AHMED ET LE SINGE

Ahmed et moi nous nous sommes promenés dans le bois et nous avons vu un gros singe marron qui se balançait dans les branches. Ahmed est monté sur l'arbre, mais il est tombé sur un tas de feuilles.

Il est remonté mais le singe a sauté sur un autre texte.

Ce rêve de René est élu. Est-ce le hasard qui fait que, dans le même journal, on peut lire un texte, élu lui aussi, d'Ali, le petit rejeté ?

Le singe colorié vit en Afrique
Il est tout seul dans sa cage
Peut-être il s'ennuie ?
Peut-être il est sauvage ?
Peut-être il vient d'arriver ?

Est-ce le hasard qui, dans ce même journal, met les textes d'Ahmed, de René (un petit), d'Ali ? Est-il indifférent de noter que le texte d'Ahmed est illustré par Marcel (qui est de petite taille) et que c'est Luigi qui se charge de graver au lino le beau dessin d'Ali ?

Que s'est-il passé avec cette histoire de singes qui gambadent dans les textes, dans les rêves et dans le journal de la classe ?

Cette fois, c'est autrement compliqué et confus, et il est peu probable que l'analyse des relations conscientes suffise à rendre compte d'un phénomène qui semble avoir son importance pratique : les petits, les transplantés sont-ils, à présent, dans le groupe ?

Il serait intéressant d'étudier « le fantasme dans la classe institutionnelle » ; il semble bien que l'inconscient joue ici. Ce singe qui se balade partout... Qu'en pense A. Vasquez ?

« — Il doit se promener aussi dans la tête du maître. Avez-vous remarqué le magnifique lapsus de F. Oury ? Sur ses notes, il a écrit : *le singe a sauté sur un autre texte*, au lieu de *le singe a sauté sur un autre arbre* (comme René l'avait écrit et comme on peut le lire dans le journal). Je crois qu'on pourrait parler

aussi de l'inconscient du maître et de son désir de voir le singe reconstruire le groupe en y incluant les petits... »

Ce singe fantastique qui saute du discours d'Ahmed au rêve de René, de la nostalgie d'Ali aux singeries de Marcel, ce singe qui est aussi dans la tête du maître remue chacun, mais relie aussi : c'est le singe d'Ahmed et de Marcel qui est dans le fantasme de René. Et ce singe colorié d'Ali, tout seul dans sa cage, qui est-ce ? Lui ? ou moi ? ou toi ? C'est sans doute à ce niveau que s'établit la communication... Oui, il serait intéressant d'étudier « le fantasme dans la classe institutionnelle »³⁰.

III. LUIGI

a. Textes à l'appui

C'est petit à petit et sans le vouloir vraiment³¹ que je ferai connaissance avec Luigi.

Pataud, tranquille, sérieux, Luigi n'aime guère chahuter. S'il joue parfois au ballon dans le terrain, il préfère souvent bavarder tranquillement avec le maître et quelques camarades.

« — Moi, Ahmed, je le comprends, ce n'est pas drôle d'arriver et d'être tout seul... »

— Mais il parle algérien ?

— Vous le croyez, mais il parle kabyle. Les autres, Nasser, Mohamed, etc., ne le comprennent pas. Je vous dis qu'il est tout seul. »

A travers quelques souvenirs algériens reviennent, par bribes, les tribulations de Luigi. J'écoute, mais je me garde bien d'intervenir ou même de « favoriser l'expression orale » de ce garçon qui a quelque difficulté à parler. Le peu que j'aie pu savoir sur son histoire ne m'incite absolument pas à encourager un « débailage » que je ne serais pas en mesure de contrôler. Aucune envie de jouer au « farfouilleur d'inconscient »³² et de remettre en question l'équilibre personnel de Luigi. S'il a vraiment quelque chose à dire, ça viendra parce que le journal et la correspondance sont là, médiations nécessaires et utiles. Qu'il apprenne

30. Cf. « Quelques problèmes de groupe en pratique psychiatrique et pédagogique », conférence du docteur J. Oury, parue dans *Education et Techniques*, No 9, décembre 1962. Nous espérons reprendre ces questions dans *Freud à l'école primaire* ?

31. J'ai mieux à faire qu'à « observer » mes élèves.

32. André ROUÈRE, *Le Lycée impossible*, Editions du Seuil.

donc à écrire en écrivant. C'est à travers les textes que nous tenterons de comprendre (un peu).

Je ne me souvenais plus de son premier texte, qui n'avait pas eu de succès.

UN RÊVE

Avec mon frère, nous tirions au lance-pierres sur des pots de fleurs. Le pot est tombé sur la tête d'un flic. Il a dit : « Allez jouer plus loin, ça fait mal les pots ! »

Moi, j'ai dit : « Vous êtes pas content ? » et j'ai balancé le reste des pots sur la tête du flic.

J'avais soigneusement évité de réagir. Le piège était trop gros. Je n'étais pas pressé de prendre la place du « flic ». Ecouter et attendre...

En décembre, l'histoire des scorpions est élue, mise au point et imprimée dans le N° 50, illustrée d'un lino de Luigi.

EN ALGÉRIE

Tous les soirs, en rentrant, nous trouvions des scorpions dans l'évier. Maman disait : « Bruno, n'y touche pas ! » Mais papa les tuait avec un carton. Un jour, il s'est fait piquer à la main. Pour lutter contre le venin, il s'est frotté avec le scorpion broyé. Pour ne pas que les scorpions montent dans les lits, on mettait sous les pieds de lit des récipients pleins d'eau. Les scorpions s'y noyaient.

Les scorpions réapparaissent en février dans un texte non élu :

Mon frère était au soleil dans son berceau avec la capote levée. Je vais le voir : un scorpion montait après les roues. Je cours prévenir mes parents.

Le scorpion était sur l'oreiller, au soleil, près de la tétine. Mon père n'osait pas y toucher : il avait peur que le scorpion pique Toni. Nous avons attendu près du berceau. Il ne fallait pas non plus que le bébé se réveille. Le scorpion est parti.

L'attention flottante, les associations libres sont-elles interdites à l'éducateur ? Qui est ce scorpion qui vient du trou de l'évier maternel, menace le frère, essaie de tuer le père et finalement se noie ou disparaît comme par magie ? C'est bien toi, Luigi, qui court prévenir tes parents du danger ?

Pourquoi interpréter ? Les scorpions sont remplacés par des sauterelles et des frites.

Février : texte élu, *Lutins courageux*, N° 51. Luigi se souvient :

LES SAUTERELLES EN ALGÉRIE

Les hommes tendaient un grand filet très fin, si fin qu'il ne se voyait pas.

Un nuage de sauterelles arrivait, se prenait dans le filet.

Trois jours après, on secouait le filet sur des braises, les sauterelles grillaient.

On les vendait au marché.

J'ai mangé des sauterelles, c'est bon : ça ressemble à des frites.

Mais Luigi continue l'histoire pour sa correspondante :

Ma mère ne voulait pas que je prenne des sauterelles, mais j'allais chez un copain algérien. Son père avait un filet... On grimait aux arbres, on essayait de prendre des oiseaux. Ça me plaisait bien.

Tiens ! un copain algérien, avec qui on aime monter aux arbres, comme un singe ? Cette histoire ne te rappelle rien, Ahmed ? C'est dans ce même N° 51 qu'on peut lire le rêve de René, les textes d'Ahmed et d'Ali... Sans doute le hasard... Et pourquoi donc Luigi, le petit « Pied-Noir » rapatrié, s'est-il lié d'amitié avec Ahmed ?

En mai, une fantaisie :

J'AI GRANDI BEAUCOUP

J'ai 13 ans et je mesure 13 mètres. Ce n'est pas commode pour m'habiller. Mon tailleur ne peut pas me fournir des vêtements de 13 mètres : la plus grande taille est 1,99 m. Quand je rentre chez moi, il doit y avoir derrière moi le maçon, le plâtrier et le peintre parce que j'éroule tout sur mon passage. Quand je tousse un peu, la maison tremble. Si je veux manger, je dévalise toute une boutique. Je ne peux pas cueillir de fleurs. La vie de géant n'est pas agréable.

Texte non élu. On rit, et j'entends : « Il débloque. » (En voyant la mine réjouie de ce garçon trop sérieux, je penserais plutôt : « Qu'est-ce qui se débloque là ? »)

« — Ton histoire, tu peux la recopier pour Simone.

— Non, je vais faire un album d'histoires. »

b. Et Luigi devient écrivain

On retrouve alors des précisions (citées ci-dessus) sur l'incident de décembre, au Conseil. Suit un chapitre scolaire :

J'ai été dans beaucoup de classes. Ça ne marchait pas tellement. J'étais trop lent pour écrire. Je f... rien du tout.

J'avais toujours les mains sur la tête et je faisais plein de bêtises. La maîtresse disait quelque chose? Je répondais : j'étais puni. Les leçons, je les apprenais et je les oubliais : j'étais puni.

J'ai été passer une visite et des tests. On m'a fait voir des chats sans oreilles. J'ai été jusqu'à la vache qui a un sabot de cheval. On m'a mis au Perfectionnement. Quand je suis arrivé dans cette classe, je pensais : « Je suis foutu. J'ai 13 ans, je n'arriverai jamais en un an à rattraper mon retard. » Mais le maître était gentil avec tout le monde, il aidait ceux qui ne réussissaient pas. On sortait, on imprimait, on correspondait. Ça m'a permis de m'intéresser à tout ce que je m'intéressais plus (*sic*). J'ai essayé.

Apparaît alors un fragment d'histoire familiale qui expliquerait pourquoi Luigi s'est si facilement « mis à la place » d'Ahmed :

MES MAISONS

1. L'hôtel et la pension

Nous sommes venus en France en bateau... A l'hôtel, ça ne pouvait pas durer. Papa nous a mis en pension...

Les gens étaient gentils, mais on ne se sentait pas bien, loin de nos parents. Mon frère pleurait; je le consolais.

puis chez une dame

Là, on se sentait très bien. C'était comme une dame de notre famille.

après, chez les sœurs

La maison était belle, mais pour nous ce n'était pas beau. Il y avait un monsieur paralysé. Nous avions un collier avec notre nom. Nous cassions le collier pour nous faire renvoyer chez nos parents.

2. Le pavillon

Mes parents avaient trouvé une maison petite, vieille, mais nous étions contents [...], la maison devait être démolie : il a fallu partir.

3. L'hébergement

... les gens pouvaient nous mettre à la porte quand ils voulaient. A la moindre bêtise, ils nous battaient (quand mon père n'était pas là). Maman travaillait aussi et ne se rendait pas compte de ce qui se passait. Quand nos parents étaient là, les gens étaient gentils et nous ne pouvions pas raconter.

4. Le baraquement

Là, on se sentait mieux. On avait des copains, on s'amusait. Mais mon père a trouvé encore mieux :

5. Le pavillon à la campagne

D'autres camarades. On s'amusait bien. Mais la maison était seulement prêtée...

6. Le wagon

... des maisons en forme de wagon. Nous étions beaucoup. Les pièces étaient partagées. [...] plusieurs familles par wagon. Ça pouvait aller.

7. Enfin Nanterre !

J'ai écrit à Simone : « J'habite un H.L.M. près de l'école au 2^e étage, 5 pièces. Nous sommes très bien logés. Mon père travaille dans les transports. Ma mère est vendeuse à l'Uniprix. »

Et avant ?

J'habitais chez mon grand-père et ma grand-mère. J'étais très bien. Et puis il y a eu la révolution. C'est loin...

— Oui, c'est loin, a été mon seul commentaire.

c. Il devient possible d'entendre

Luigi parle, et l'on entend qu'il a vécu, avant Ahmed, la situation d'Ahmed : battu sans pouvoir le dire, vivant dans un espace qu'il ne reconnaissait pas sien... S'il a pris, vigoureusement, la défense du copain algérien³³, peut-être a-t-il été soutenu par quelque identification ? Ahmed, le ramasseur de sauterelles, le maître, le père et combien d'autres que nous ignorons. Evitons de simplifier !

Il devient cependant intéressant de suivre, à travers les textes, l'histoire du père, plus précisément les avatars de l'image paternelle.

Flic agressé à coups de potiches, tueur de scorpions, défenseur des enfants qui finalement sauve la famille..., on pourrait noter un certain parallélisme avec l'évolution de Luigi acceptant la loi de la classe et se servant de cette loi pour prendre du pouvoir, acceptant les règles d'orthographe pour acquérir le pouvoir d'écrire. Mais il serait étonnant que les choses soient aussi simples que, sans le savoir, je n'aie pas joué un rôle dans l'affaire. Un jour, nous parlerons de transferts³⁴.

33. Non, ce n'est pas avec Ahmed que Luigi allait prendre les sauterelles dans les filets.

34. Comme en psychothérapie institutionnelle, cette notion se complique du fait que toujours et heureusement coexistent, dans le groupe, des transferts latéraux et qu'on risque d'énoncer des contre-vérités en envisageant uniquement la relation transférencielle maître-élève. Dans le cas présent, il serait indispensable de faire intervenir Simone, la correspondante. Voir infra, p. 626.

Peut-être le mot le plus utile à entendre est-il le mot de la fin (qui, du reste, clôt très vite l'entretien). Au maître qui, par quelque diable poussé, voulait comprendre et savoir : « Et avant ? », Luigi répond : « C'est loin. » Il est facile d'entendre : « C'est réglé, ne revenons pas là-dessus », et de souligner : « Oui, c'est loin. » Contrairement à l'image qu'en donnent certains plaignants, la thérapie ne consiste pas à aller fouiller inconsidérément dans les tiroirs du passé...

d. Juin

Nos correspondantes de Montluçon viennent à Nanterre. Ensemble, nous allons au Jardin des Plantes et à l'Aquarium. Epanouï, souriant, plein d'humour, Luigi, devenu un des leaders et l'un des Sages, est aussi un des plus gentils. Simone et Luigi sont ravis d'être ensemble... Seul de la classe, Luigi, pour célébrer l'événement, apporte une peinture et un texte.

A l'aquarium du Trocadéro, j'ai vu des carpes avec les couleurs de l'arc-en-ciel. Et des carpes blanches avec des écailles comme des pièces d'or. Un petit poisson était pris par la tête. L'anémone le mangeait petit à petit. C'était un petit poisson gris.

On pourrait, bien sûr, interpréter.

Terminons l'histoire de Luigi en citant un texte élu...

e. L'année suivante, en avril

STUPIDES GAMINS !

Une grand-mère promenait sa petite fille dans les allées derrière l'immeuble. C'était une étrangère.

Des gamins apparurent et se moquèrent d'elle parce qu'elle parlait espagnol. Ils disaient n'importe quoi : elle ne comprenait pas.

La pauvre dame s'énerma et leur lança son chausson. Mais elle fut obligée de rentrer chez elle.

Moi je regardais. Je ne pouvais pas intervenir, car les garçons étaient plus forts que moi.

C'est fini : Luigi est moins pittoresque. Ses textes décrivent la réalité actuelle, servent de point de départ à des discussions sur le racisme, sont exploités en calcul ou en géographie...

Reste à le glisser dans une classe professionnelle spéciale où son courage supplée à sa maladresse et à son retard scolaire.

IV. COMMENTAIRE

« Tiens ! il a changé, celui-là ! »

Les praticiens n'ont guère le loisir de « s'interroger », seuls ou en groupe, à l'abri des contingences de ce bas monde. C'est dans un jardin cependant, avec mon amie Madeleine Renaud, que j'ai eu cette révélation : Luigi avait changé. Il était plus que jamais Luigi, mais il apparaissait distinct parmi les autres. C'est cela qui était nouveau. Qu'est-ce qui avait changé ? Pourquoi ? Comment ? Je ne le savais pas. En voyant Luigi et Simone discuter gentiment, j'ai seulement dit : « Tiens, il a changé, celui-là ! », puis nous avons parlé de Simone, qui, elle aussi, avait changé.

Précisons que, par ce beau jour, deux classes de perfectionnement, heureuses de se rencontrer, circulaient librement dans le Jardin des Plantes. Sans « surveillance » : sous la responsabilité de deux maîtres. Des règles précises, sévères et respectées de tous assurant mieux que les rangs et les aboiements la sécurité des enfants, les adultes avaient quelque disponibilité pour parler. Le lieu cependant n'était guère propice à une analyse de cas. Occasion simplement de dire que ça serait intéressant...

C'est vrai : Luigi, bavard, animé, joyeux, s'est éveillé. C'est plutôt sa façon d'être au monde qui a changé. Responsable écouté de tous, il a la parole et souvent j'oublie qu'il était bègue et bafouilleur. Dans une classe de garçons (où l'on ne peut guère remarquer et cultiver que des relations homosexuelles), il est bien difficile de se faire une opinion sur l'orientation affective des enfants. Si j'avais eu quelque doute de ce côté, l'empressement et la galanterie de Luigi m'auraient rassuré ce jour-là. Ce garçon de treize ans, handicapé, retardé, envisage l'avenir, fait quelques projets. Il est entré, comme on dit, dans l'« âge ingrat » avant d'aborder la « crise de l'adolescence ». Et je ne suis pas curieux de...

... savoir ce qui s'est passé

Disons plutôt que je ne suis pas pressé de toucher, au risque de tout compromettre, à ce qui semble s'être tassé, rangé, ar-

rangé tant bien que mal : il parle, produit, sait se défendre et attaquer, établit les relations correspondant à son âge³⁵. De quel droit irais-je me mêler des affaires de Luigi ? Y a-t-il une demande ? Luigi et Simone sont-ils du matériel d'observation ?

Ajoutons qu'il y a belle lurette que j'ai renoncé à « comprendre » : à me donner l'illusion d'avoir compris³⁶. Quand, plus tard, l'infinie complexité du psychisme humain, que l'on commence à entrevoir, aura été reconnue et acceptée, on rira bien des « explications » des psychologues du xx^e siècle³⁷.

Luigi a parlé...

... parce qu'il avait le droit de se taire, bien sûr, mais aussi l'assurance qu'il ne risquait pas, en se distinguant de la masse, de se faire « fusiller » par quelque leader ou piétiner par le groupe. Plus ou moins confusément, on savait ici que l'intervention était utile, qu'elle favorisait la vie dans le groupe; on savait que la régulation n'est pas forcément limitée à des échanges de politesses, que, si l'huile est utile, certains réglages se font à coups de marteau.

Mais Luigi utilisait des canaux de communication sans se singulariser : d'autres que lui écrivaient des lettres, étaient imprimés, parlaient en réunion. Correspondance, journal, Conseil n'avaient pas été spécialement créés pour permettre au jeune homme d'exprimer son sentiment.

Remarquerons-nous que Luigi ne parle pas tout seul, mais que, toujours, il « parle à », il s'adresse à des copains impliqués dans l'affaire, à un maître qui l'écoute, à une Simone qui répond, aux lecteurs du journal. Notons plutôt que, dans tous les

35. Il parle, il travaille, il plaisante. A quoi servirait de dire *maintenant* que les pulsions de l'âge oral et anal se sont sublimées dans le langage, le travail et diverses productions ? que son attitude avec Simone semble indiquer que la résolution de l'Édipe est en bonne voie ? que le refoulement (oubli) a joué et que les traumatismes de la petite enfance, etc. Une transcription a posteriori dans un langage plus ou moins psychanalytique offre moins d'intérêt que l'élaboration d'une hypothèse de travail que l'expérience vient confirmer ou infirmer.

36. Mieux vaut savoir que la « compréhension » est souvent une conduite de défense : je comprends ce que je veux comprendre (en laissant soigneusement de côté ce qui pour moi risquerait de faire problème) et je fais taire par une affirmation rassurante : « Gamins, je vous ai compris »... Pourquoi me défendre de Luigi ?

37. Chaque spécialiste est capable de donner d'un phénomène complexe et surdéterminé une « explication » convaincante, claire, logique et souvent vraie. Nous avons déjà dit (*VPI*, p. 103) qu'il s'agit d'éclairages, d'hypothèses, de modes d'approche et non de Vérité.

cas, il est protégé des agressivités possibles : les copains, proches, sont peu engageants, le maître n'a rien d'un ange, mais le président parle au nom de la loi.

Inconnue, différente, autre, Simone est loin, mais Luigi écrit sans crainte de bêtises : le maître réagirait.

Si les lecteurs de *Lutins courageux* sont mécontents d'un article, ils le feront savoir... au gérant.

Dans sa quête permanente de l'autre, Luigi rencontre à qui parler et avec qui parler, il peut s'opposer, mais aussi s'identifier aux autres.

Sans insister sur les identifications³⁸ nombreuses qui, dans le groupe, lui permettent de faire comme les autres, de parler, d'écrire, de graver, d'imprimer... nous rappellerons que, avant de trouver sa place, Luigi s'est — il le dit en clair — « mis à la place d'Ahmed ». Il se mettra facilement à celle de l'Espagnole en proie aux stupides gamins. Se mettre à la place de..., faire comme... A qui finalement Luigi essaie-t-il de ressembler ? Sa façon de « mettre les pieds dans le plat » sans ménagements est-elle inspirée par un modèle proche ? La place de « mon père » dans le discours, l'histoire du géant sont-elles des indications ?

Finalement, Luigi ne ressemble guère à F. Oury; le maître semble être davantage celui qui rend possible les identifications que celui à qui « on doit » s'identifier : un médiateur.

Il a agi, produit, réussi...

... et ses résultats — textes, linos, albums, progrès — ont été reconnus et fêtés par le groupe entier.

Parce qu'il s'agit de bons enfants...

Pourquoi limiter a priori à quelques classes spéciales la validité de ce que nous remarquons ? Il pourrait être intéressant de repérer les caractéristiques d'un lieu de parole.

Luigi a parlé sans craindre l'ironie, les huées, la bienveillante attention ou la contestation systématique dans un groupe limité (provisoirement), fermé, protégé, délivré des hiérarchies, où l'on sait à quoi s'en tenir parce que des lois existent. Dans les mêmes conditions, des adultes parlent aussi :

38. Cf. *VPI*, p. 121-127, 182-190; supra, chap. 2, Charlie.

Extraits (divers) d'une discussion
qui demeure ouverte

De la liberté du maître

« — ... Je n'ai rien fait... Je ne suis pas intervenu... Je n'ai pas cherché à savoir. » Faut-il entendre : « dans ce cas précis, je me suis abstenu » ou fêter ta soudaine conversion à la Non-Directivité ?

— ... pas d'idioties... si j'ai envie d'intervenir, si je juge utile de le faire, je ne demande pas l'autorisation : voir Bobi ! Là, je n'avais pas envie de m'en mêler, c'était inutile à mon avis.

— ... ton avis... tu as envie... tu juges utile...

— parce que je suis mieux placé que quiconque pour savoir ce que j'ai à faire...

— ouais... avec quelques outils dans la musette et des copains pour pouvoir « en parler »...

— des gens capables de comprendre que, s'ils pensent à ma place, ils me retirent parole et vertu...

De l'interprétation

— Mais tu n'interprètes pas ?

— Il faudrait s'entendre sur les mots. Je parle toujours d'interprétations hasardeuses — en existe-t-il d'autres ? — on sait bien qu'il s'agit de projections personnelles, voire de réactions de défense. Ça peut servir d'avoir des idées, de faire des hypothèses ?

— A condition de trier un peu ce qui vient.

— Une interprétation juste qui passe, parce qu'elle est donnée au bon moment, dans le langage qui convient à ce moment-là, ça peut-être décisif. Question de langage : un silence, un sourire, un « bien sûr » ou un coup de pied au cul sont souvent plus opératoires que le discours barbouillé de freudisme qui tient lieu parfois d'« interprétation ».

Dans ce cas particulier, pour des raisons que j'ai dites, je ne réagis guère. C'est vrai, je n'interprète pas.

— C'est cette neutralité de F. Oury vis-à-vis des histoires de Luigi qui les neutralise. En fait, tu n'es pas fasciné par ce passé dramatique et exotique ?

— Non. Le gosse m'intéresse plus que l'histoire.

— Tu le dis... Je pense que ce qui t'intéresse là-dedans, c'est le Conseil, l'affaire des singes...

— Mais c'est justement cela qui fait qu'il est efficace ! Il n'aime pas Luigi, en ce sens qu'il n'est pas séduit, accroché d'une manière discutable. De la monographie de Charlie, on pourrait tirer une leçon. Non ?

— Alors le refus d'« aimer » ?... il aide ?...

De l'écoute

— Et ça suffit ? la présence du maître, l'acceptation inconditionnelle de l'autre, l'écoute...

— Ça peut suffire ici. Mais je ne généralise pas. La vertu de l'empathie, de la neutralité bienveillante... Moi, je ne crois pas à la magie, ni à La Solution. Si j'ai une bouche qui peut parler ou se taire, j'ai aussi des oreilles (pas trop fragiles). Personne ne m'interdit de m'en servir. Est-ce si exceptionnel ?

— Oui. Chaque homme ou chaque femme — à moins d'avoir été abîmé [...] — pourrait entendre.

— Mais si tu es un bon maître, si tu sais à l'avance ce que tu dois faire ou si tu espères trouver ailleurs la solution, pourquoi prendre la peine d'écouter et de traduire ?

— Ecouter quoi ? le silence de la prison, le ramage de la volière ou le « boucan » du champ de foire ? Du reste, si tu es continuellement absorbé par des tâches mineures et répétitives, tu n'as pas le temps d'écouter...

Du transjert...

— On ne va pas répéter... Quand tu soutiens qu'il n'y a pas eu d'identification entre vous deux, je ne suis pas convaincue.

— Mais de quels éléments disposons-nous pour analyser ce qui se passe entre Luigi et moi ? Il n'est pas question de remuer ce qui s'est décanté. Tout au plus pourrait-on parler du « contre-transfert » du maître, comme on dit. Apparemment, pas de gros problèmes. Je n'ai jamais favorisé outre mesure l'expression libre. Nous ne sommes pas liés, emmêlés, empêtrés l'un dans l'autre. Nous n'avons eu aucune peine à nous séparer : nous étions séparés. Comme disait Luigi : c'est loin. Je ne l'ai jamais revu. Simplement, nous n'avions pas peur l'un de l'autre, c'est-à-dire qu'aucun de nous ne désirait avoir l'autre, le posséder — ou se faire posséder. Mais allez donc expliquer ça dans un monde où l'on n'ose même pas avouer qu'on en est resté à la relation de Socrate avec ses « meilleurs » disciples...

— Bon, nous voilà chez les Grecs ! Nous n'allons pas répéter que les autres, les médiations et les règles instituées font obsta-

cle à la relation pédagogique « duelle, intime et personnelle ». Nous parlions d'identifications et de transferts.

— Ce n'est pas cela, le transfert. — Tant pis.

— Donc ce garçon timide et empêtré dans son histoire personnelle n'intéresse pas particulièrement F. Oury; or, il finit par s'imposer et en impose aux autres... Il me semble qu'un jour il a dit : « C'est dégueulasse, ce qui se passe ici. » Ça, tu l'as entendu, non ? Avoue que tu as été « accroché ».

— Bien sûr, ça me disait quelque chose.

— Et cette façon délicate de « mettre les pieds dans le plat », ça ne te rappelle rien ? Moi, j'ai l'impression d'avoir entendu ça quelque part. Ecoute :

« Sourde, muette, pétrifiée, l'institution écrase et pétrifie. Educateurs du peuple ? Rouages d'une grande mécanique, bouffons châtrés et châteurs. Moyens d'action ? Dans les fournitures scolaires, gratuites et obligatoires, des carcans, des béquilles et des corsets : un attirail ridicule qui vous isole du monde des vivants.

« Je renonce à cet attirail ? Je m'enlise dans les marécages non directifs; je crois créer ? Mes créations sont conformes aux modèles fournis !

« Pendant ce temps, les gosses et les profs' se détériorent. C'est dégueulasse, ce qui se passe là-dedans ! »

Ça ne te rappelle rien, ce genre de discours ? Qui parle ? Luigi ou l'Ours des casernes ?

— Je me demande si, sans sa petite intervention, Luigi aurait existé pour F. Oury ?

— Bon. Bon. Disons qu'il n'y a rien, ni transferts, ni identifications, que F. Oury n'est pas dans le coup...

— Disons que, consciemment...

— Le transfert, c'est toujours inconscient. C'est même « la mise en acte de la réalité de l'Inconscient ».

— Il n'empêche que nous ne nous sommes pas mélangés...

— Non, simplement vous aviez la communication. C'est comme le téléphone : il faut connaître le numéro d'appel... mais il faut aussi qu'il y ait du courant...

... dans le groupe

— Ne simplifions pas. Il y a tout un réseau de communication. Toute la classe est dans le coup.

— Ça vous protège des transports en commun.

— C'est pour ça qu'il refuse de se croire dans le coup.

— Nous parlions tout à l'heure d'interprétation : si la parole de Luigi a si bien passé, c'est qu'il s'agissait d'une interprétation juste, donnée à temps, par celui de qui on l'attendait le moins. Si cette parole est entendue de tous, c'est que, au niveau symbolique, elle accroche tout le monde. Même ceux qui, dans les faits, rejettent les marginaux... On pourrait dire autrement que le signifiant ici devient opératoire au niveau de l'ensemble de la classe...

— Je préférerais reprendre l'affaire des singes — pourquoi et comment se sont-ils mis à gambader de textes en têtes ? — et parler du fantasme dans le groupe.

— Ça doit être plutôt caché, ça.

— Comme on ne les voit pas, ils n'existent pas : CQFD. Ça les empêche pas d'y être et d'« in-sister »³⁹, comme l'eau sous la terre, quitte à jaillir et à te sauter au nez, juste quand tu n'en as pas besoin. Brusquement, ça parle...

De la parole des mutiques

— Encore heureux quand ça parle ! Oury a eu de la chance : Luigi a parlé. Avec un mutique, ça n'aurait pas été aussi simple. D'ordinaire, quand le milieu se détériore, ça cause par des passages à l'acte. Va y comprendre quelque chose : même l'intéressé ne sait pas pourquoi il a fait cela. Faute de pouvoir dire, on fait.

— Encore des cas exceptionnels...

— C'est la vie quotidienne. Je disais que le milieu se détériore : les institutions qui permettent la communication sont bloquées ou détruites. Mais quand il n'y a pas d'institutions de ce type ?

— Mais moi, j'ai toujours beaucoup de chance : ça parle. C'est peut-être parce que je veille à l'entretien des voies de communication... que tout puisse se dire. Au fond, c'est de la paresse. J'aime mieux éviter la casse que réparer... Et puis, je ne crois pas beaucoup aux mutiques⁴⁰. Dans certaines situations, tout le monde devient « mutique ». Dans d'autres, les mutiques se mettent à parler. Il y a des institutions pour faire taire, d'autres au contraire...

39. Cf. F. TOSQUELLES, *Structure et rééducation thérapeutique*, Ed. universitaires.

40. Cf. VPI (Patrice); supra, p. 287-288 (Le N° 28).

Du changement comme institution

— C'est ça, l'important : la possibilité de changer les rôles, les statuts, c'est-à-dire les institutions, quand quelqu'un dit que ça ne va plus...

— Si la classe « institutionnelle » est incapable de se transformer, mieux vaut parler d'autre chose...

— Ouais, facile à dire... Je comprends les hésitations d'Oury. Tout bousculer, tu comprends...

— Alors là, remonte sur l'estrade : si tu « colles » aux institutions, tu dois être invulnérable et insubmersible... Les personnages ne survivent qu'à l'abri, hors de portée, en milieu stérile. Toute mise en question des institutions les atteint douloureusement : ils sont devenus institution.

— N'empêche qu'on y laisse des plumes...

— ... si on se balade déguisé en chef indien.

C. Mohamed le berger*Notes de septembre*

... Voilà deux jours qu'ils sont là. Je serais étonné qu'ils moisissent en Perfectionnement. Ils parlent mal le français, mais ils parlent. Leurs yeux, leur réaction quand ils ne comprennent pas : pas plus débiles que moi. Ils sont là, semble-t-il, à titre provisoire. Je les « reclasserai » sans peine !

Deux frères algériens. Mêmes parents, même milieu, même histoire semble-t-il. Pourquoi leur comportement est-il si différent ? Chercher une autre explication que le contexte socio-économique... C'est Méziane qu'on voit d'abord : neuf ans, trapu, jovial, tout rond, vif argent, ravi d'être au monde et d'y faire du bruit. Grand, mince, silencieux, Mohamed, douze ans, regarde. Certainement il pense. Il doit penser qu'il a tort et, très poli, il laisse la place. Tort d'exister ? J'exagère. Mais pourquoi, parfois, pour rien, cet air de chien battu ?

Le petit m'encombre, mais ne me fait pas souci : il est à son aise et saura bien se débrouiller sans moi. Le matériel, la classe organisée sont là.

J'aimerais en dire autant de Mohamed. Celui-là m'intrigue et m'a accroché. Quelle demande derrière ce mutisme ? Un appel ? Lui non plus n'est pas seul : la classe existe.

Que va-t-il se passer ? Je pourrais faire une monographie : « Mohamed ».